

**Résumé de la captivité en Allemagne de Romain Darchy
A Giessen et à Meschède
Août-Novembre 1918**

Le récit se poursuit sur une centaine de pages relatant les longues semaines de captivité de Romain Darchy qui s'est retrouvé tout seul, en Allemagne, séparé de tous ses camarades du 408^e.

Enfermé à partir du 3 août 1918, dans le camp de Giessen en Hesse, puis du 19 septembre jusqu'à la fin novembre dans celui de Meschède en Westphalie, il connaît des moments d'abattement mais se ressaisit, s'efforce de tenir et d'espérer. Son regard sur les hommes se transforme. Il veut « *retenir ce qui se lit de magnanime* », témoigner du courage et de l'héroïsme qui se cachent derrière les visages qu'il côtoie.

Ces camps de prisonniers sont immenses, formés de baraques en bois encerclées par des palissades de trois mètres de haut surmontées de deux rangées de fil de fer barbelés et entourées de guérites et de sentinelles. Ces constructions ont vieilli avec la guerre qui se prolonge, le goudron recouvrant les façades est presque parti, les tôles sont rouillées, les boiseries pourries, des gouttelettes tombent à maints endroits et le vent s'engouffre par le plancher.

Les détenus sont contraints à se rassembler trois fois par jour pour l'appel dans la cour prévue à cet effet. Escroqués dès leur arrivée par un détenu belge qui se fait passer pour vaguesemestre et leur promet, moyennant quelques pfennigs d'envoyer à leur famille une carte écrite sur le champ, ils sont cantonnés pendant les quatre premières semaines dans un espace réduit réservé à la quarantaine. Les autorités prennent des mesures sanitaires, vaccinations, rasage intégral des corps, opérations de désinfection dont la logique les laisse pantois : « *Hier, nos paillasses ont passé dans un four, elles en sont revenues d'une couleur aussi sale mais sans vermine vivante. Mais sur elles, nous venons de nous reposer avec des vêtements pouilleux ; les paillasses, maintenant, sont aussi dégoûtantes qu'elles le furent hier. Le plancher sur lequel elles s'étaient n'a même pas été balayé. Et aujourd'hui, nos habits et nous-mêmes allons au lavage. La veille, les vêtements ont empesté la paillasse ; ce soir, les paillasses empesteront les vêtements. Et tant de travail et de va-et-vient ne nous auront même pas donné l'illusion de nous reposer à l'aise et dans le calme.* »

Ils souffrent terriblement de la faim. La nourriture très insuffisante est jugée répugnante : chaque jour, deux cents grammes de pain KK, indigeste, qu'ils font cuire, quand ils le peuvent, sur la plaque de tôle de l'unique poêle de la baraque avec de l'eau et un ou deux carrés de sel brun achetés à la cantine appelés Kub ; et, dans un immense baquet, une soupe de grains d'orge ou de betterave. « *Avec trois ou quatre camarades, nous tournons et retournons la mélasse afin d'y trouver des brindilles de patates noirâtres. Le soir, la betterave ne baisse pas d'un pouce dans le baquet. Rien qu'à le sentir, le cœur menace de se décrocher.* » Parfois, on leur ajoute du saucisson de chien, de la farine d'os ou, pire, du sang en conserve dont une seule boîte suffit pour infecter une baraque. « *Ne faut-il pas que cette mangeaille soit repoussante pour être dédaignée de gens affamés ?* » Certes, des comités de secours s'efforcent de leur apporter un petit supplément pour remédier à l'état de famine qui est le leur : à Giessen, pour chacun, une vingtaine de biscuits chaque semaine avec souvent une gamelle de riz ou de haricots ; mais à Meschède, presque rien si ce n'est une dizaine de biscuits par quinzaine. Il prend pourtant conscience que certains souffrent davantage encore : « *J'ai vu des Russes en guenilles fouiller la terre avec leurs doigts squelettiques pour retirer et manger ce qui n'est point du sable ou du caillou, se sauver dès l'apparition d'un Boche, recevoir sans sourciller, sans savoir pourquoi, un bon coup de bottes dans les fesses, et abandonner sur le sol ce que leur main retenait encore. J'en ai vu d'autres retourner un tas de fumier, ronger des os pourris et les fonds de plats des Boches* ».

Les prisonniers se regroupent par affinités. Ainsi, à l'arrivée à Giessen : « *En s'accrochant à la palissade ou en grimant sur des bancs, des caisses et des tabourets, nous faisons la causette avec les captifs d'à côté. Suspendus à la barricade, mal équilibrés sur des sièges boiteux, nous nous fatiguons à regarder dans l'autre camp ; ça ne fait rien, nous jasons quand même. Nos voisins nous apprennent tant de choses.* » Les « *anciens* » en effet les instruisent de ce qu'il est indispensable de savoir pour survivre dans un camp : il existe des mouchards, des traîtres, des espions dont il faut se méfier car ils rôdent librement dans le camp. Et en effet, peu après, on lui vole son portefeuille alors qu'il vient de changer ses quelques marks contre de la

monnaie de camp créée pour empêcher les évasions. Il se résigne alors à extraire le seul billet lui restant, caché par précaution dans ses bretelles, *afin de pouvoir acheter un crayon, du papier, un carré de sel, une cigarette, tout ce qu'il faut pour ne pas mourir d'ennui et de faim*. Ses dernières illusions s'envolent : « *Moi qui pensais, lors de ma capture, que nous tous, prisonniers, fils de la même patrie, sortis du même danger, porterions ensemble notre lourde croix !* » Jamais il n'aurait pu imaginer que des Français puissent se mettre au service de l'ennemi et exploiter la misère de leurs compatriotes...

Les journées sont longues. Pour tuer le cafard, ils jouent au bridge, à la manille, aux dames, cherchent des sujets de bavardage pouvant apporter un peu de bonheur. En quarantaine, pas de promenades, pas de livres. Les besognes sont vite accomplies : nettoyage de la baraque, repas, lavage d'une pièce de leur maigre trousseau, éventuellement rédaction d'une lettre ou « *faction devant le poêle pour faire griller un biscuit* ». Chacun doit avoir cousu sur le bras gauche de son vêtement un morceau de drap marron avec son numéro matricule, ce qui leur donne l'impression d'être *habillés comme des relégués*. On « *babille* », on zigzague dans la cour ou on tue l'ennui sur une paillasse. Il ne faut pas se laisser abattre. Pour se distraire, quelques-uns jouent de petits drames, des comédies, entonnent des chansons avec talent. Un soir, Romain Darchy et ses compagnons se mettent à chanter et à danser au son d'une flûte et d'un violon formé par une boîte à cigares barrée de trois boyaux de chat. « *Quand on chante de grand cœur, à pleine gorge, fut-ce au son d'un orchestre sans accord, on oublie un instant l'ingratitude humaine* ».

Quelques événements viennent rompre la monotonie. A la fin du mois d'août, un tirage au sort lui attribue le bois d'une caisse de biscuits offerte par un comité de secours. Il se lance aussitôt, dans la confection d'une valise afin d'y mettre ses affaires, emprunte un marteau, arrache les clous, redresse ceux qui sont tordus, trace des plans, prend les mesures avec un bout de ficelle, coupe le bois avec la scie d'un couteau, puis cloue les morceaux. « *Et, puisqu'il faut tout utiliser, au-dessus du couvercle, je trace un damier, et dans les débris de planches, taille des pions. Ainsi est né un jeu de dames. Et comme je ne suis qu'un paria, je ramasse les éclats de bois et même la sciure, dans ma petite malle, sachant que je serai heureux d'en tirer bon parti...* » Peu après, deux prisonniers affamés nouvellement arrivés, ayant aperçu un stock de pain à travers le grillage de la fenêtre de la cuisine, y ouvrent, la nuit, une large brèche avec un couteau et attrapent les miches l'une après l'autre grâce à une fourchette rivée pour la circonstance au manche à balai avec un bout de fil de fer. La plupart des hommes alertés profitent de l'aubaine et les autorités n'ayant pas trouvé les coupables renoncent à sévir.

Il déambule beaucoup dans la cour, mais se dérobe chaque fois que cela est possible pour ne pas avoir à saluer militairement les officiers allemands qui leur rendent souvent visite : « *C'est plus fort que moi ; je ne puis guère me contraindre à saluer ces hobereaux* ».

Il lui arrive pourtant de penser qu'il n'a pas trop le droit de se plaindre car certains sont encore plus malheureux que lui. Ainsi, il retrouve un garçon de son régiment, amputé de la cuisse, se traînant sur deux béquilles miséreuses, qui lui raconte, en pleurant, avoir reçu une balle dans la cheville à la Chapelle-Hurlay, le 29 mai 1918, et avoir été fait prisonnier sur le champ de bataille. La blessure s'infectant, un chirurgien allemand lui avait coupé la jambe alors qu'un major français jugeait que ce n'était pas nécessaire. Il fait la connaissance d'un autre, devenu aveugle pour avoir reçu une balle, entrée d'un côté pour ressortir de l'autre, « *emportant avec elle et pour jamais, la joie et la lumière* », et ayant trouvé pour adoucir ses peines, un brave camarade l'accompagnant fidèlement : « *Chez l'un, je salue le sacrifice grandiose. Devant le dévouement obscur de l'autre, je m'incline modestement.* »

Le jour du quinze août, après une nuit presque sans sommeil au cours de laquelle il revit le cauchemar de sa capture d'un mois plus tôt, il se rend avec quelques camarades à la messe au petit matin et y ressent un réconfort à la vue du Christ placé sur l'autel, ouvrant ses bras en croix et ayant l'air de dire : « *Moi aussi, j'ai souffert !* ». Ce jour-là, il rend hommage à l'attitude respectueuse et empreinte de dignité des Allemands pendant l'office religieux.

Le passage dans le camp lui-même s'effectue le 5 septembre et constitue pour lui une nouvelle étape. La baraque est surpeuplée mais « *il y règne la plus franche camaraderie* ». La seule promenade qui lui est donnée de faire au cours de sa captivité, a lieu dans un bois : « *C'est beau, c'est bon, c'est gai ; pour un peu, on ne se croirait plus prisonnier.* » Chacun peut se soulager ailleurs que sur une planche infestée de microbes et de vermine, rapporter des petits fagots attachés avec de la ficelle pour la cuisine.

Mais Romain Darchy fait surtout une découverte qui relève pour lui du mystère : des êtres exceptionnels demeurent volontairement prisonniers alors qu'ils pourraient s'évader, se sentant plus utiles à leur patrie en aidant leurs compatriotes. Ainsi, un vieil adjudant appelé par eux « *Grand-Père* », passe ses journées à cuisiner sur le poêle pour ses compagnons d'infortune, et permet à certains d'entre eux de prendre le large. « *Il est une des plus nobles figures que je connus sur la terre d'exil* ».

Il a la joie de retrouver un ancien camarade Boufil connu à Joinville-le-Pont deux années plus tôt, et prisonnier depuis plus d'un an : ce garçon interrogé au lendemain de sa capture en avril 1917 sur l'Ailette, ayant refusé de parler, avait été mis au cachot pendant huit jours, dans le noir, au pain et à l'eau. Émerveillé par sa ténacité, il le décrit comme « *une âme bien trempée qui n'a rien de fantasque* ».

Mais il sent faible. Chaque soir, entre le repas et le couvre-feu, les mains derrière le dos, il bavarde avec l'abbé Lagoutte qui le reconforte et lui redonne courage et espérance. « *La nostalgie m'étreint parfois ; je me laisse aller au désespoir. Mon avenir, je le vois très sombre. Je sens mes forces s'épuiser, la maladie qui me guette. Je m'imagine, de retour en France affaibli peut-être pour jamais, mon gagne-pain compromis par quatre années d'absence. Je crains que mon gagne-pain ne doive venir que d'un autre labeur que le mien. J'ai besoin de me confier.* »

Le 19 septembre, il faut quitter ceux avec lesquels tant de liens viennent d'être tissés et partir pour Meschède en Westphalie. « *Nous reverrons-nous ? Les maladies sont suspendues sur nous comme autant de menaces et la guerre n'est pas finie. Quand la victoire et la paix nous souriront, nous trouvera-t-elle assez forts pour nous réunir ?* »

Les prisonniers prennent le chemin de la gare : « *Mon groupe marche en tête derrière une lignée de fusils en bandoulière. Je me retourne et j'ai devant les yeux une troupe bigarrée ; sur nos têtes, des képis, des bérêts, des calots, des casquettes, des chéchias, de vieux chapeaux transformés. Les torses sont recouverts de vestes bleu pâle ou foncé, de vestes kaki, de maillots, de paletots. Des pantalons, il y en a des longs et des courts, des civils et des militaires. Quant aux pieds, ils sont chaussés de brodequins lacés avec de la ficelle, de bottes boches coupées à la cheville. J'en vois même qui sont enfoncés dans des sabots et des savates. Voilà qui sent la misère en vadrouille.* »

Ce camp de Meschède est un camp de gradés dans lequel, suivant la Convention de la Haye, les prisonniers ne peuvent être astreints au travail. Les Allemands, par besoin de main d'œuvre, font pression sur eux pour qu'il en soit autrement : « *On nous enlève les infimes privilèges qu'un soupçon de pitié avait bien voulu nous accorder. Travailler quand on n'y est pas contraint par le fer et le feu, c'est forger des armes à l'ennemi, c'est lutter contre soi-même, c'est tuer les siens... Mais, ne pas travailler, c'est être astreint au régime des gradés de Meschède.* » Les promenades sont supprimées, les livres ne sont pas autorisés. Les prisonniers s'organisent malgré tout pour se distraire, improvisent des cours de littérature, de droit, d'anglais, d'italien, d'espagnol, d'allemand... La plupart fréquentent « l'université » de Meschède même s'ils n'y comprennent rien. Romain Darchy et une vingtaine d'autres se lancent même à former un chœur, et en deux jours, moyennant quatre répétitions, ils réussissent à donner le « *choral des Epées de Faust* ». D'autres font entendre monologues et chansonnettes. Chaque dimanche venu, l'école se remplit, et pas un camarade ne manque. « *Nous oublions ce que réellement nous sommes. Comme naguère, dimanche est autre chose qu'un vulgaire jour de semaine.* »

Pourtant, son état de santé s'aggrave. Il n'a que deux mois de captivité, mais son corps lui apparaît comme desséché. Maux de tête, constipation et diarrhée, tout se mêle. « *Si je lève les yeux, la tête bouillonne, mon être chavire. Dès que je mange, une migraine me terrasse ; un marteau invisible me frappe à coups redoublés sur le haut du crâne.* » Il se décide à demander l'entrée à l'infirmerie, dit « *au revoir* » à tous les compagnons d'infortune qui ont partagé ses malheurs et ses joies. « *Oui, en cet instant si bref, il me faut serrer beaucoup de mains amies, connaître une nouvelle fois ce qu'est une séparation. Il me faut abandonner l'amitié de tant de braves gens, et moi qui aimerais tant m'attarder pour mieux retenir ce qui se lit de magnanime sur ces figures plus ou moins ridées, je n'ai que le temps de passer...* »

Sur le seuil de la baraque du *Lazaret*, il a un mouvement de recul. L'odeur le repousse et il se met à regretter le vent frais et violent du haut de la butte. « *Devant ce demi-cimetière où on devine la vie qui s'éteint, je me sens envahi par une peur qui fait trembler. Des vapeurs me brouillent la vue. Oui, j'ai peur de n'être venu ici que pour en ressortir étendu, froid, marmoréen.* »

Ce silence effroyable l'amène à penser qu'après avoir perdu sa liberté, il est à même de perdre la vie. Rapidement, avec la vision du réel des idiots, des fous, des galeux, des syphilitiques, phtisiques, tuberculeux, le peu d'espérance qui lui reste s'envole : « *Seul et triste, plus qu'hier, moins que demain...* »

On le place dans un baraquement de contagieux où il doit manger dans des plats qui servent à tous les malades, aux tuberculeux aussi bien qu'aux vénériens. Pourtant, il est bien accueilli par des garçons qui le mettent à l'aise; on lui donne des draps, des habits propres. Il s'intègre à un petit groupe de six français et un belge : « *Nous formons comme une petite patrie, nous nous réconfortons mutuellement, nous serrons les coudes et paraissions plus forts. Nous tenons à être optimistes : j'appelle cela de la dignité.* » Le boute-en-train en est Marius, un méridional qui fredonne moult mélodies et qui a le mérite d'être un très beau chanteur d'amour, de fleurs, de mer, de soleil. « *Il chante parce qu'il aime chanter.* » Romain Darchy lui-même « *chante aussi, mais après Marius, car tout seul, il aurait peur de paraître heureux de son sort. Il est pourtant bien obligé de reconnaître que plus sa voix monte, plus son âme se sent soulagé.* »

Certains jours, ils se cotisent pour acheter un journal, un « *ignoble canard rempli d'insanités, la « Gazette de Lorraine » ou celle « des Ardennes »*, se révoltant ensemble à la lecture de ces *colonnes mensongères capables de semer le doute dans des consciences affaiblies. Des Français, ces gens-là qui écrivent ces ignominies ?* »

Il se lie d'amitié avec un jeune Italien très sympathique, malade de la gale, qu'il assiste pour les soins et qui lui en est très reconnaissant. Ce pauvre garçon est meurtri de s'apercevoir, quelques jours plus tard, qu'il lui a transmis la maladie. A son tour alors, il lui lave les mains, les lui pommade et les enveloppe de papier. Mais dans la chambrée, six individus qui ont plus ou moins perdu la raison, leur rendent la vie impossible. Un adjudant italien, fou véritable, hurle la nuit et dort le jour ! Un anglais marche sans arrêt de son lit au poêle et du poêle au lit, et tomberait la face en avant sur ce poêle si quelqu'un ne le retenait pas à chaque fois. Un troisième, très contagieux, *se faufile partout en écartant les cuisses et en sautant comme un crapaud.* Un Ch'timi, enfin, ancien contrebandier, l'air ahuri, miné par l'alcool et la nicotine, les divertit davantage, surtout quand il les sollicite pour son courrier. « *A-t-on idée de mêler des fous à des gens comme nous ?* » se désolent-ils. Après moult réclamations, on leur retire ces pauvres bougres et « *l'asile d'aliénés dont le tintamarre attestait qu'il y avait au moins une poitrine qui soufflait, redevient froid et austère.* »

Un véritable état de famine règne dans ce lazaret. « *Un jour, pourtant, quelqu'un m'a fait l'aumône d'une poignée de haricots. Ce soir-là, j'ai diné comme un roi. J'ai fait une soupe au Kub. Comme toujours, du bout humide de mes doigts, j'ai ramassé les miettes de pain qui s'éparpillaient sur la table afin qu'il ne s'en perde aucune. J'ai fait bouillir mes haricots sur le poêle dans une pleine gamelle d'eau, pour avoir l'impression d'en avoir davantage. J'ai mangé tout ceci, et pour une des rares fois durant ma captivité, je me suis passé des deux cuillerées d'orge des Boches.* »

Une autre fois, le comité de secours distribuant quelques victuailles de la part d'une œuvre charitable d'Amérique, il reçoit une boîte de lait condensé et une tablette de chocolat : « *Avec quels grands yeux je les ai admirées ! Avec quelle fièvre, quel désir, quel enthousiasme, je les ai touchées, tournées et retournées pour bien me rendre compte si vraiment c'était bien cela que j'avais devant moi. Et qu'ai-je fait de ces victuailles ? Comme naguère les biscuits, j'ai mangé sans arrêt, sans songer au lendemain tellement j'étais affamé un chocolat que je n'ai pas eu le temps de savourer ! Il me restait ma boîte de lait. C'était beaucoup et c'était trop peu pour moi. J'avais faim et ceci n'était pas assez pour me rassasier. J'avais envie de fumer, de fumer à pleins poumons, d'aspirer et de rejeter de grosses bouffées, de me saouler, de m'intoxiquer pour rêver que je n'étais plus captif, que je n'avais plus faim, que j'étais plein de joie et de santé !* »

Alors, il décide d'enfreindre l'interdit. « *Un soir, la baraque des tuberculeux était toute close. J'appréhendais d'y rentrer. En regardant le toit sombre, j'avais plus peur encore, il me semblait voir dans cette fumée s'envoler l'âme de nouveaux morts. On m'avait dit : « Va offrir ta boîte de lait à un tuberculeux, il te donnera du tabac en échange ! » Et ceci a suffi pour qu'à l'avance, je voie deux heureux, l'inconnu et moi-même. J'ai ouvert la porte timidement, puis j'ai cru reculer... Une odeur de renfermé, de pourri, m'arrêta de respirer. Des faces blêmes et sales desquelles sortaient de gros yeux apparaissant sur un oreiller crasseux, au-dessus d'une couverture parfois en dentelle ! Après avoir vu deux lignées d'alités, mes yeux voulaient regarder la terre. Eh oui ! Des cinquante à soixante hommes qu'abritait alors la baraque, j'étais le plus fort, moi qui ne valais pourtant pas grand-chose. Je ne sais qui l'emportait, ou d'être heureux de ne pas être comme eux, ou d'avoir peur de devenir comme eux !* »

- *Quelqu'un voudrait-il changer du tabac pour du lait ?*

- Tout au fond, me répond-il, il y en a un qui ne demandera pas mieux...

Et je vois se dresser doucement pour finir par s'asseoir péniblement, un vieux papa tout velu qui sort des manches d'un maillot bleu foncé, des poignets osseux presque transparents... Et se penchant sur le bord de son grabat, de sa besace il retire en tremblant un paquet de gros cul qu'il ne peut utiliser et que lui adressa une brave femme ignorante de son sort... »

Il rôde entre les baraquements pour assouvir sa curiosité, « *humer de la vapeur d'eau, regarder le tableau monotone que forment les baraques brunes, la fumée qui monte, la mer de brume*. Il rencontre souvent un homme d'une trentaine d'années qui compte 50 mois de captivité et qui lui sort, un jour, de son portefeuille, une photo de sa petite fille de quatre ans qu'il n'a pas vu grandir. « *Entre tant de déshérités, je comprends que je suis encore un privilégié !* »

Sa curiosité le conduit enfin dans le baraquement des mutilés qu'« *un ami d'infortune* » lui a fait connaître. Là, l'atmosphère est bruyante, les hommes jouent aux cartes, chantent, bavardent. Eux autres ont conservé un coffre solide. Les manchots, les culs-de-jatte ont le sourire ; le rapatriement est leur espérance. D'autres entretiennent leurs blessures pour qu'elles les gardent ici, loin des commandos et des galères... « *Et comme je fus quelquefois le confident, j'eus le privilège de reconnaître, entre tous, les mutilés volontaires ! Ils étaient une dizaine en ce lieu, des gars au regard franc, énergique, brave. Ils avaient peiné, souffert, dans les mines de la Sarre, les hauts fourneaux de la Ruhr, les marais de Silésie... Je les vois raconter leurs travaux forcés. C'était quelque chose d'inhumain ! Ils avaient remué la pioche et la pelle des heures, sans relâche, pour extraire le charbon, alimenter les forges. Oui, ils avaient fait cela, avec une miche de pain, une pâtée d'orge dans le ventre. Quel courage physique et moral il leur fallut pour surmonter tant de peines ! D'autres n'avaient pas eu la force de supporter plus longtemps leur croix et s'étaient suicidés. Eux avaient tenu, mais ils s'étaient condamnés à rester estropiés à jamais.* »

Pourtant, se sentant d'une faiblesse extrême, il est prêt à désespérer, ne voyant plus autour de lui que des malades et des moribonds. Voilà cent jours qu'il écrit sans recevoir la moindre nouvelle. Son corps est chancelant et s'amincit encore, ses yeux s'enfoncent davantage, sa langue, épaisse, blanche et pâteuse n'arrive pas à se dessécher. Il ne devient attentif qu'à l'heure du courrier et son attente ne sert à rien jusqu'au jour où, couché sur son lit, dans un demi-sommeil, le 22 octobre, il entend quelqu'un prononcer son nom : il n'y croit pas ! Une lettre lui est tendue, datée du 2 septembre : « *Une joie indescriptible emplit tout mon être. Enfin, ils savent !* »

On remplit la baraque de tuberculeux, on y transporte des draps, des crachoirs... Il ne manquait plus que cela. Les malades des poumons arrivent toujours mais il n'y a rien pour les soigner. Les cadavres s'alignent dans la baraque des morts et les enterrements se succèdent. « *Mes réflexions sur la mort vont bon train : que c'est terrible de mourir loin des siens ; qu'on trouve ainsi peu de consolation !* »

Et puis, courant novembre, la baraque est vidée pour recevoir les malades allemands qui arrivent. La débandade commence. Romain Darchy, quitte le lazaret, regagne le camp avec le brassard, y apprend que ses camarades en sont partis, reçoit pour la première fois un colis du Comité du Cher puis revient dire adieu à ses camarades. Il sort du camp et gagne Oldenzall, petite ville située à la frontière hollandaise, et le 29 novembre, envoie un télégramme à sa famille pour annoncer son retour imminent. Il arrive à Sancerre le 5 décembre au soir.

Véronique ONFRAY

Sauchay, le 27 juin 2012